

femme, si c'est une femme. Il n'y a que les poupées et les anges dont on puisse avoir raison.

On retourna à Paris.

Un matin, Villeroy rencontra Monjoyeux :

— Eh bien! nous sommes heureux? lui dit-il.

— Chut! s'écria Monjoyeux, le malheur nous oublie. S'il allait vous entendre!

III

La seconde valse de Victoria

Victoria, comme ces fleurs des tropiques, s'était peu à peu refermée à l'ombre des bois de Jouy depuis les brouillards de novembre. Le soleil de Paris lui redonna la force et l'éclat de la vie.

Rodolphe n'eut pas la cruauté de la retenir chez elle.

Il lui permit les soirées intimes, les fêtes, les bals officiels, disant cette parole d'un sceptique :

— Quand on permet à sa femme d'aller à la messe, on peut bien lui permettre d'aller partout.

Rodolphe avait moissonné quelques passions à la Madeleine et à Saint-Philippe-du-Roule.

Il avait pourtant fait promettre à sa femme qu'elle ne valserait qu'avec lui. Elle avait bien voulu comprendre que les étreintes de la valse, quand la femme n'est pour ainsi dire vêtue qu'à partir de la ceinture, sont déjà les étreintes de l'adultère.

Mais un jour elle oublia sa promesse. Pendant que Rodolphe causait politique avec un ambassadeur et un député, pendant qu'il s'effrayait de l'invasion des barbares, le député, qui était tout aussi diplomate que lui, lui dit gaiement :

— Que voulez-vous, mon cher, il faut qu'ici-bas tout le monde ait sa part du gâteau. Voyez là-bas cette jeune femme qui valse, croyez-vous que son mari la touchera de plus près cette nuit ?

— C'est ma femme, dit bravement Rodolphe, en cachant sa colère subite par un sourire railleur.

— Après cela, dit bravement le député, ce qui tombe dans le fossé, c'est pour le soldat.

— Honni soit qui mal y pense, dit l'ambas-

sadeur. Rodolphe a été le plus beau valseur de son temps, il faut bien que sa femme apprenne aux autres à valser.

— Ces jeunes femmes ! murmura Rodolphe, elles ne savent pas ce qu'elles font ; mais quand ma femme aura trente ans comme la vôtre, je lui défendrai de valser.

Le mari se défendait comme il pouvait. Il aurait voulu foudroyer sa femme et le valseur.

— C'est le prince Rio, dit le député. Prenez garde à vous, Rodolphe, il a déjà fait quelques dégâts dans le monde. Les maris devraient se constituer son conseil judiciaire.

Rodolphe avait toujours le dernier mot, mais il ne trouvait plus de réplique. Sa vie était son amour, son amour était sa vie. Il aimait Victoria avec toutes les aspirations de la première jeunesse, il n'avait plus de famille, il ne croyait plus à l'amitié, tout son horizon était éclairé par les yeux de sa jeune femme.

Cependant le député débitait sur la valse quelques aphorismes comme ceux-ci :

*** *L'amour est l'échange de deux contre-anses et le contact de deux valses.*

*** *Les femmes pardonnent à la valse ce qu'elles n'auraient pas permis à la danse.*

*** *Une femme jalouse doit examiner son amant après qu'il a valsé avec une autre.*

Rodolphe, qui n'écoutait guère, alla droit à sa femme et il lui dit en masquant mal sa jalousie furieuse.

— Victoria, nous allons partir.

— Partir! Dieu merci! il est à peine minuit, le bal va commencer! J'ai promis trois quadrilles, voulez-vous que je manque à ma parole?

— N'avez-vous pas promis trois valses aussi?

— Ah! je comprends, voilà ce qui vous offusque. Que voulez-vous, Rodolphe, je me suis laissé entraîner à la valse croyant que j'allais danser. Et puis, comment refuser cela au prince!

— Victoria, partons! dit Rodolphe plus furieux encore.

Il présenta son bras d'un air impérieux, mais c'était déjà la femme révoltée qui suivait son mari.

La première valse avait décidé de son mariage, la seconde devait décider de sa vertu.

Quand Villeroy fut rentré il redevint gracieux, souriant, spirituel. Victoria se laissa cajoler et elle lui permit de la décoiffer, de prendre une à une les fleurs de ses cheveux, de baiser les boucles plus embaumées que jamais, mais le grain de révolte germaît déjà dans le cœur. Une femme n'a jamais pardonné à celui qui l'a arrachée du bal avant l'heure. Les maris ne savent pas qu'une femme qui s'amuse dans un salon y prend racine par toutes les joies de son cœur. Aussi Rodolphe avait beau caresser Victoria par des regards idolâtres et des paroles amoureuses, elle se sentait toujours au milieu de ce bal où elle avait valsé avec le prince. Elle embrassait Rodolphe, mais c'était par habitude.

— Tes lèvres sont distraites, dit-il tout à coup. Tu ne m'aimes plus.

— Moi! dit-elle comme un oiseau qui chante sa chanson, je ne t'ai jamais tant aimé!

C'était le mensonge qui se posait effrontément sur les lèvres de la jeune femme. En disant

ces mots elle pensait au prince. Les étreintes de Rodolphe lui rappelaient les étreintes du valseur. La femme adultère percevait déjà. L'âme avait commis le péché, le corps ne devait pas se défendre.

Au milieu de la nuit, après avoir dormi une heure, elle se réveilla toute nue dans les embrassements du prince. C'était un rêve. Elle se tourna vers son mari et elle l'embrassa.

Elle sentit des larmes.

— Tu pleures ! lui dit-elle.

— Non, lui répondit-il.

Rodolphe ne s'imaginait pas que ce baiser fût un odieux alliage. Il prit la tête de Victoria dans ses mains et la baisa avec transport.

— Je pleure de joie, reprit-il. Si tu savais comme je t'aime !

— Eh bien ! dormons.

Ce fut tout ce que trouva Victoria avant de se retourner de l'autre côté.

Plus d'un galant homme a passé par là. Combien qui ont ainsi donné leur nom et leur vie à une femme qui n'avait pris un mari que comme on prend un joujou sérieux. Rodolphe s'était imaginé qu'il trouverait en sa

femme le sacré refuge, le rivage espéré, la joie des yeux et la joie du cœur, l'âme de la maison. Il se réveillait, il ne trouvait que la ruine autour de lui. Victoria avait d'une main cruelle effeuillé les dernières illusions, comme ces enfants qui cueillent des roses pour les jeter au vent.

Rodolphe, en homme expérimenté, avait peur du lendemain. Il s'apercevait depuis quelque temps déjà qu'il avait mis la main sur une femme affamée de distractions ou affamée de romanesque. Il aurait beau la contenir, les mauvais jours viendraient où le fleuve sort de son lit. La destinée de Victoria était d'aller au plaisir, elle suivrait sa destinée coûte que coûte, sans souci de sa mère, sans souci de son mari. Il lui faudrait veiller sans cesse et être tous les jours en guerre.

Cette nuit-là il s'arrêta à ce dessein qui lui paraissait le plus sage : métamorphoser un peu cette âme curieuse par l'exemple de la charité, de la résignation, de la douceur, de toutes les vertus de la femme. Il éloignerait d'elle toutes les mondaines, toutes ces belles perverses qu'on rencontre dans toutes les

avenues du monde parisien, toutes ces spirituelles désœuvrées qui pêchent sans le savoir, tant elles sont habituées au péché.

Mais où les trouver ces femmes austères qui sont pour les autres le cordial de l'âme ? Rodolphe craignait d'être comme ces médecins qui veulent, par de fortes nourritures, changer le sang de leurs malades qui n'ont plus d'estomac que pour les gâteaux et les confitures.

On n'est pas impunément un mari. Rodolphe se crut plus infallible que les autres. Il se rassura en disant qu'un homme comme lui n'était jamais trahi. Sa femme était légère comme tant d'autres, mais comme tant d'autres aussi elle se contenterait sans doute des coquetteries de l'éventail et des curiosités de la causerie. Il finit par s'endormir après avoir chassé tous les fantômes de la jalousie.

Il se réveilla lui aussi par un rêve. Il se retrouvait au bal, il cherchait sa femme, tout le monde lui disait : Le prince Rio est parti. Il courait à l'escalier, il voyait sa femme au bras du prince, il voulait les suivre, mais ils mon-

taient tous les deux en voiture avant qu'il n'ait pu les joindre, empêché qu'il était par le flot des invités.

Enfin il s'élançait, il dépassait les chevaux, il forçait le cocher d'arrêter court, il ouvrait la portière et il frappait l'homme et la femme à coups de poignard.

— Songes ne sont que mensonges, murmura-t-il.

— Qui sait ? dit Victoria qui ne dormait pas depuis son rêve.